



HAL
open science

”Mary Astell et Daniel Defoe, auteurs de projets féministes pour l’éducation?”

Guyonne Leduc

► To cite this version:

Guyonne Leduc. ”Mary Astell et Daniel Defoe, auteurs de projets féministes pour l’éducation?”. *L’Education des femmes en Europe et en Amérique du Nord de la renaissance à 1848*, pp.144-159, 1997. hal-03357430

HAL Id: hal-03357430

<https://hal.science/hal-03357430v1>

Submitted on 28 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction de
Guyonne LEDUC

L'ÉDUCATION DES FEMMES
EN EUROPE
ET EN AMÉRIQUE DU NORD
DE LA RENAISSANCE A 1848



RÉALITÉS ET REPRÉSENTATIONS

DES IDÉES
ET
DES FEMMES

L'Harmattan

Chapitre 3: Quelques projets pour l'éducation des femmes

| | |
|--|-----|
| Les <i>Jeux de conversation pour dames</i> : La Formation à l'honnêteté féminine en Allemagne au XVII ^e siècle <i>Jean-Daniel Krebs</i> | 99 |
| Les "Lettres" dans l'éducation des dames anglaises vers le milieu du XVII ^e siècle: Le Cas de Margaret Cavendish <i>Line Cottagnies</i> | 111 |
| De la "jeune fille savante" et de la "femme vertueuse" au "savoir sauvage": Anna Maria van Schurman, Bathsua Makin et Aphra Behn <i>Bernard Dhuicq</i> | 123 |
| De l'éducation des dames (1674), ou le rêve cartésien de Poullain de la Barre <i>Marcelle Maistre Welch</i> | 135 |
| Mary Astell et Daniel Defoe, auteurs de projets féministes pour l'éducation? <i>Guyonne Leduc</i> | 144 |

DEUXIÈME PARTIE

LE XVIII^e SIÈCLE

Chapitre 1: Témoignages, représentations et propositions dans l'Europe pré-révolutionnaire

| | |
|---|-----|
| L'Éducation d'une princesse en Allemagne et à la cour du roi Soleil <i>Michel Lefèvre</i> | 163 |
| L'Éducation des filles à l'amour chez Madame de Maintenon <i>Yves Ferroul</i> | 177 |
| Entre modernité et tradition: Madame de Lambert et l'éducation des filles <i>Robert Grandroute</i> | 190 |
| L'Éducation des filles vue par l'abbé Pluche dans son <i>Spectacle de la Nature</i> <i>René Grevet</i> | 199 |
| L'Éducation des femmes chez Choderlos de Laclos: Morale et politique <i>Paul-Édouard Levayer</i> | 207 |

MARY ASTELL ET DANIEL DEFOE,
AUTEURS DE PROJETS FÉMINISTES POUR L'ÉDUCATION ?

Guyonne Leduc

Université Charles de Gaulle - Lille III

"Comment pouvez-vous [Mesdames] vous contenter d'être dans le monde comme des tulipes dans un jardin pour y faire belle *figure* et n'y être bonnes à rien?" demande Mary Astell à ses lectrices, en 1694, au début de sa *Proposition sérieuse aux femmes pour le progrès de leur véritable et plus grand intérêt*.¹ L'audace provocatrice de cette comparaison est fade devant le parallèle qu'établit Defoe dans son *Essai sur des projets*, trois ans plus tard: "Que de soin nous prenons à élever un bon cheval et à le bien dresser! Pourquoi ne pas en faire autant avec une femme?"² Le ton polémiste de ces citations démontre combien, à la fin du XVIIe siècle, l'éducation des femmes est objet de controverse, qui réunit pourtant deux auteurs très dissemblables: d'une part, Mary Astell, élevée dans le giron de l'Église établie, favorable à la monarchie Stuart, prenant part aux débats sur la tolérance religieuse et l'orthodoxie politique; d'autre part, Daniel Defoe, dissident whig, aventurier en politique comme en affaires, journaliste et romancier.

En dépit de leurs différences fondamentales, tous deux traitent parfois d'un sujet identique. Ainsi Defoe réfère-t-il au "manuel intitulé 'Conseils aux dames'" dans la Préface de son *Essai* (12), quand il avance son projet d'une "Académie de femmes" ("Academy for Women"), notant que ses propres idées ont précédé celles de cet ouvrage, malgré la chronologie de leurs parutions respectives. Dans le fil de son exposé, Defoe en qualifie l'auteur de "femme ingénieuse" (sans la nommer puisque la *Proposition* a été publiée anonymement), et il exprime "sa très grande estime pour son plan et sa très haute opinion de son intelligence" (166).

¹ Mary Astell, *A Serious Proposal to the Ladies, for the Advancement of Their True and Greatest Interest. By a Lover of Her Sex*, 1694, *A Serious Proposal to the Ladies. Part II: Wherein a Method Is Offer'd for the Improvement of Their Minds*, 1697, *The First English Feminist*, éd. Bridget Hill (Aldershot: Temple Smith, 1986) 1.141 [pour partie 1, page 141].

² Daniel Defoe, *An Essay upon Projects*, 1697, éd. Henry Morley (London: Cassell, 1887) 171-72.

La *Proposition* de Mary Astell, publiée en deux parties (1694 et 1697), a conduit les historiens à lui attribuer les premières revendications britanniques pour une meilleure éducation des femmes. Le regain d'intérêt à son égard remonte à 1986, grâce à la republication de ses écrits par Bridget Hill et à la parution d'une étude magistrale, signée par Ruth Perry.³ Pourtant Mary Astell ne fut pas la première à s'intéresser à l'éducation des femmes; on la rapproche souvent de ses devancières, Anna Maria van Schurman, Bathsua Makin et Aphra Behn.⁴ L'une des originalités de Mary Astell consiste en sa demande d'une institution d'enseignement supérieur, reprise par Defoe. Les idées de Mary Astell sur les femmes sont liées à ses interrogations sur la nature de l'intelligence et de l'âme, but primordial de ses écrits. Même si, aujourd'hui, on la lit pour son accent féministe, étiquette radicale qui aurait effrayé.

Une précision lexicale s'impose d'emblée, relative à l'adjectif "féministe." L'emploi de cette terminologie intervient après 1850 et le féminisme, en tant que mouvement politique organisé, n'apparaît qu'au XIXe siècle. Les pionnières se nommeront Olympe de Gouges et Mary Wollstonecraft. En conséquence, le concept de "féminisme," appliqué au XVIIe siècle, est inadéquat et anachronique, des points de vue historique et idéologique.⁵ Toutefois, le substantif figure dans de nombreux ouvrages consacrés à la période, employé dans un sens très large.⁶ Il réfère à tout discours ou attitude s'élevant contre toute discrimination sexiste envers les femmes, et vise de les défendre et de prôner une égalité intellectuelle et morale bien plus que politique et économique. C'est dans cette acception de "protoféminisme" que sera défini ce vocable, en relation avec les projets respectifs de Mary Astell et de Defoe, à savoir la *Proposition* qu'elle consacre à la nécessité de la création d'un collège pour femmes, et la sous-section intitulée "Une Académie de femmes," dans l'*Essai de Critique*.

³ Ruth Perry, *The Celebrated Mary Astell: An Early English Writer* (Chicago: U of Chicago P, 1986).

⁴ Anna Maria van Schurman (1607-78) d'Utrecht était la femme de lettres la plus célèbre du XVIIe siècle et l'amie de Descartes. Savante en théologie et en philosophie, elle connaissait l'hébreu, le norrois, le chaldéen, le latin, l'éthiopien, ainsi que plusieurs langues modernes.

⁵ Sur ce danger d'anachronisme, voir Vivien Jones, *Woman in the 18th Century: Constructions of Femininity* (London: Routledge, 1990) 192.

⁶ Voir Susan Staves, "Eighteenth-Century Feminism," *The Eighteenth Century: Theory and Interpretation* 26.2 (1985): 170-76.

Des références occasionnelles seront faites à *Quelques Réflexions sur le mariage* (*Some Reflections upon Marriage*, 1700) où Astell dénonce le déséquilibre des relations de pouvoir dans le mariage. L'*Essai pour la défense des femmes* (*An Essay in Defence of the Female Sex*, 1696), où sont énoncées quelques règles pour entraîner leur esprit à une réflexion philosophique rigoureuse, n'est

Une brève présentation des auteurs précédera la description détaillée de leurs projets. Une étude comparative permettra ensuite de mettre en lumière convergences et divergences avant d'examiner l'essence du "féminisme" respectif des deux plans.

En 1675, Hannah Woolley déplore que "[l]a plupart des gens de [son] époque estiment une femme assez instruite et sage si elle est capable de distinguer le lit de son mari de celui d'un autre."⁸ Or, souligne Mary Astell dans ses *Quelques réflexions sur le mariage*, "puisqu'on a appris à la femme à penser le mariage comme sa seule promotion, elle ne songe jamais qu'elle puisse avoir un projet plus noble que celui de se trouver un époux."⁹ Dans ce contexte, l'auteur a conscience d'être une anomalie car elle est femme, et femme qui écrit dans un monde d'hommes. On connaît peu la vie de cette fille d'un riche marchand de Newcastle, née en 1666. Sans ressources après la disparition de ses parents, elle alla s'installer, vers vingt-et-un ans, à Londres où elle mena une vie paisible et retirée, seule puis chez une amie, sans doute jusqu'à sa mort en 1731.

Outre une éducation domestique traditionnelle, elle reçut, entre huit et treize ans, une initiation à la philosophie des Platoniciens de Cambridge et fut influencée par Descartes, grâce auxquels les femmes sont mises sur un pied d'égalité théorique avec les hommes.¹⁰ De plus, à travers Poullain de la Barre, qui appliqua le scepticisme cartésien à la question des femmes,¹¹ et John Norris, qui introduisit le cartésianisme de Malebranche en Angleterre,¹² l'inspiration philosophique de la vision féministe de

plus attribué à Astell mais à Judith Drake (Voir Florence Smith, *Mary Astell* [New York: Columbia UP, 1916] Appendice 2, 173-82).

⁸ Hannah Woolley, *The Gentlewoman's Companion; or, A Guide to the Female Sex, with Letters and Discourses upon all Occasions*, 1675 (London, 1682) 1.

⁹ Astell, *Some Reflections upon Marriage, First English Feminist* 119.

¹⁰ René Descartes, *Le Discours de la méthode*, 1637, éd. François Misrachi (Paris: Union Générale d'Éditions, 1951) 62 (4ème Partie); 243-66 (6^e méditation).

¹¹ La formule "l'esprit n'a pas de sexe" résume l'indépendance de la pensée à l'égard des conditions physiques de la sexualité (François Poullain de la Barre, *De l'égalité des deux sexes: Discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*, 1673 [Paris: Fayard, 1984] 59). Sur le lien entre cartésianisme et féminisme, voir Michael A. Seidel, "Poullain de la Barre's *The Woman as Good as the Man*," *Journal of the History of Ideas* 25 (1974): 499-508. Même si la traduction anglaise de cette œuvre de Poullain parut en 1677, rien ne prouve qu'Astell l'ait lue.

¹² Astell entretint avec Norris, en 1694, une correspondance relative à l'amour que doit un chrétien à Dieu (voir n.15).

Mary Astell est, sans conteste, française.¹³ Elle fait partie des femmes qui ont lutté pour atteindre respectabilité et reconnaissance publique et mené des vies privées hors du commun.¹⁴ Pour elles toutes, l'écriture fut souvent le seul espoir d'une survie dans la dignité. En plus de ses trois livres sur les femmes, Mary Astell a laissé deux ouvrages de réflexion religieuse,¹⁵ un volume de correspondance avec Norris, ainsi que des brochures politico-religieuses polémiques, dont certaines adressées à Defoe.¹⁶

Un *Essai sur des projets* est le premier véritable livre de Defoe; la plus grande partie en avait été écrite cinq ans auparavant, au moment où, menant une vie d'aventurier, il dut se réfugier à Bristol pour fuir un créancier; à sa parution, la plupart de ses idées avaient déjà été exprimées par d'autres écrivains. Y sont réunies des suggestions adressées au gouvernement en vue de trouver de nouveaux moyens de se procurer des fonds, mais, dans leur majorité, ses projets visent une autre fin: les améliorations à apporter à son pays, dans un avenir immédiat. En trois chapitres, il énonce des propositions variées sur les banques, suggère la fondation d'un asile pour simples d'esprit, et envisage enfin la création de trois catégories d'académies: une pour les études militaires, une autre pour l'éducation des femmes et la dernière pour la correction et le raffinement de la langue anglaise.

La description détaillée des deux projets figure dans des textes de longueur très inégale. Les deux parties de la *Proposition* comptent une quarantaine de pages chacune, alors que la sous-section de Defoe en occupe à peine une douzaine sur les cent quatre-vingt-une de l'*Essai*.

Pour les femmes, Mary Astell souhaite fonder un "monastère" ou "retraite religieuse" (*Proposition* 1.150), qui constitue, à son avis, la "méthode la plus probable pour amender [son] époque et pour améliorer l'avenir" (1.150). La vocation en est spirituelle et pragmatique: elle le définit comme un "Pensionnat pour peupler le royaume de femmes prudentes et pieuses, pour chasser la nuée d'ignorance dans laquelle la coutume nous a enveloppées . . . et pour meubler notre esprit d'un savoir

¹³ Grande est aussi sa dette envers Madeleine de Scudéry (1.155), traduite par son amie Elizabeth Elstob, dont elle admire l'esprit et la répartie, ainsi qu'envers Anne Dacier (1.155), dont elle loue l'érudition et le classicisme et qui a traduit son auteur favori, Marc Aurèle.

¹⁴ Voir Katherine Phillips ("notre incomparable Orinda," 1.155), Sarah Fyge Egerton, Aphra Behn, Mary Pix, Mary Delarivier Manley, Susanna Centlivre, Catherine Trotter Cockburn et la comtesse de Winchelsea.

¹⁵ *Letters Concerning the Love of God between the Author of the Proposal to the Ladies and Mr. John Norris* (London, 1695) et *The Christian Religion as Profess'd by a Daughter of the Church of England* (London, 1705).

¹⁶ *An Impartial Enquiry into the Causes of Rebellion and the Civil War in This Kingdom, A Fair Way with the Dissenters and Their Patrons et Moderation Truly Stated*, toutes trois rédigées en 1704.

utile et solide, afin que l'âme des femmes ne soit plus la seule chose négligée et sans parure" (1.152).

Ce "monastère" assumerait une double fonction. Havre temporaire, ce serait un lieu d'éducation pour les adolescentes de la classe supérieure qui, le moment venu, le quitteraient pour se marier. La formation dispensée les rendrait meilleures épouses et mères, et, surtout, aptes à éduquer leurs enfants (2.177), compensant ainsi une absence de dote. Refuge à vie loin de la société, ce serait une résidence pour les femmes lasses de la "vanité du monde" (1.150), qui ne souhaiteraient pas prendre d'époux, mais qui se verraient, peut-être, confier l'éducation des "enfants de personnes de qualité" (1.165). Celles sans ressources pourraient donc survivre sans craindre de tomber dans l'infamie (1.166).

Le financement de l'établissement serait assuré par les pensionnaires qui, pour une somme modique de £ 500, y acquerraient, selon la fondatrice, "tant de sagesse et de bonheur" (1.168). Cette "retraite" obéirait à des principes religieux très stricts et son mode de vie se rapprocherait du modèle monastique. Les "pensionnaires" ou "religieuses" (1.157, 164, 165, 166, 170) y seraient libres, puisque non liées par des vœux (1.158), et observeraient la plus grande sobriété dans les vêtements et dans la nourriture. Les journées se passeraient à prier, à méditer, à cultiver l'amitié désintéressée, à étudier et à s'adonner à des œuvres de charité. Mary Astell prend des accents lyriques pour évoquer le caractère monastique de leur ascétisme et ce séjour heureux, sorte de monde prélapsarien: "cette société heureuse ne formera qu'un seul corps, dont l'âme sera amour" (1.157).¹⁷

Elle n'entend pas faire bénéficier les femmes d'une culture scolastique comme à Oxbridge, puisqu'elle ne réclame pas l'égalité d'éducation pour les deux sexes (2.179), et que, par conviction ou par réalisme, elle ne nourrit pour ses semblables aucune prétention pour les professions érudites, aucune ambition publique. Elle veut leur permettre l'accès à la sphère spirituelle plutôt qu'une vie passée en grossesses et en tâches domestiques. Aussi est-ce moins l'érudition qui importe que la capacité de raisonner et la méthode pour apprendre à bien penser grâce à une instruction limitée: maîtrise approfondie de la langue maternelle, logique, mathématiques, philosophie (en particulier Descartes et Malebranche), connaissance suffisante des langues modernes afin de pouvoir lire et comprendre quelques livres utiles, et enfin science, domaine normalement considéré comme hors de leur portée. À son avis, les femmes sont faites pour la spéculation et pour l'étude de la science bien plus que les hommes, destinés, eux, au bruit et à la fureur du monde (2.179).¹⁸

¹⁷ Référence est faite au Paradis et à "notre Mère Ève" (1.151).

¹⁸ Il faut enseigner aux femmes à connaître non les "plaisirs" et les "sottises" du monde, mais "leur propre cœur" pour y régner en "monarques absolus" au lieu de vouloir régner sur autrui. De

Si Mary Astell veut créer un endroit où vivre et se former en vue d'une existence digne d'intérêt, Defoe, lui, souhaite voir éduquer les femmes dans le but unique d'en faire de meilleures compagnes (*Essai* 171). Les collèges qu'il propose sont très différents de celui de Mary Astell, précise-t-il, quant au "modèle, à l'enseignement et à l'organisation" (166); il lui reproche en effet les contraintes sévères qu'il fait peser sur de très jeunes pensionnaires et sa parenté un peu trop évidente avec les couvents catholiques antérieurs ("nunneries"). Defoe préfère des académies proches des "public schools" (166) ou plutôt des pensionnats pour femmes adultes. Le programme d'enseignement s'éloignerait peu de celui des écoles existantes: outre la musique et la danse, elles y apprendraient l'art de la conversation et "toutes les parties du discours" (169). L'étude des langues (français et italien) y serait moins importante que cet apprentissage, même s'il souligne "oser l'injure de donner à une femme plus d'une langue" (169). Si l'accent est mis sur les talents d'agrément, Defoe, néanmoins, ne refuse pas aux femmes la possibilité d'études plus sérieuses dont la lecture d'ouvrages d'histoire.

Ces académies seraient fondées sur une discipline très rigoureuse qui, sans confiner à l'espionnage, protégerait leurs pensionnaires volontaires. L'auteur imagine une disposition triangulaire des bâtiments pour embrasser, d'un seul regard, la totalité de l'établissement et en faciliter la surveillance; il envisage de sanctionner tout homme qui chercherait à pénétrer dans le lieu, même pour une demande en mariage (169). Bien que certains détails pratiques soient évoqués dans l'*Essai* – par exemple l'utilisation du montant annuel de l'inscription en cas de départ d'une pensionnaire au milieu d'un trimestre –, ni le mode de fonctionnement de l'institution ni le rôle des membres de sa direction et de son personnel ne sont précisés. Pas plus chez Defoe que chez Mary Astell d'ailleurs.

Le concept d'une retraite studieuse pour célibataires existait bien avant Mary Astell, même si, d'après ses lectures, elle les ignorait sans doute. Peut-être, en revanche, était-elle au courant de projets de couvents ou encore de quelques exemples de vie monastique volontaire, telle celle de van Schurman où la vie en communauté ressemble davantage à son idée d'un collège pour femmes qu'à l'option

... les femmes ne chercheront pas à rivaliser avec les hommes pour "la gloire de connaître des secrets" "nous désirons seulement nous exprimer avec pertinence et discernement dans une seule. . . nous ne prétendons pas être des bibliothèques ambulantes du moment qu'ils [les hommes] nous consentent d'avoir une connaissance suffisante des Livres de Dieu que sont la Nature et les Saintes Ecritures" (l.179).

Mary Astell, *Christian Religion* 296. À preuve, Behn fut la traductrice de Fontenelle. Cette dernière reprise par Lady Mary Wortley Montagu, de vingt ans sa cadette, dans sa correspondance: *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu*, 1708-62, éd. Robert Halsband, 3 vols. Oxford: Clarendon, 1965-67) 2: 135-37, 3: 157.

de Makin pour des pensionnats améliorés. Mais Mary Astell se démarque de ses prédécesseurs dont elle refuse les communautés mixtes et leur base économique.¹⁹

Après avoir été ridiculisé par la dramaturge Susanna Centlivre qui connaît l'érudition de transgression sexuelle dans *La Table à bassette* (*The Bassett Table*, 1705), le projet de Mary Astell l'est également dans *Le Babillard* (*The Tatler*) sous la plume de Swift (n°32 et 63) et de Steele (n°166 et 253). Malgré ces réactions négatives, il fut, à un moment, susceptible d'être réalisé grâce à la proposition d'un financement, d'un montant de £ 10.000, émanant soit de la princesse Anne soit de Lady Elizabeth Hastings, mais l'offre fut retirée après l'intervention de l'évêque Gilbert Burnet, en raison, probablement, de quelques relents de catholicisme que l'on crut déceler en dépit des vives protestations de l'auteur.²⁰ Burnet rejeta non le fond mais la forme, craignant qu'un monastère laïc ne fût défavorable aux intérêts de l'Église.

À la suite de cet échec, Mary Astell décida de modifier sa perspective et d'écrire une deuxième partie à sa *Proposition*, sous-titrée "Où est proposée une méthode pour l'amélioration de leur esprit" (2.173). Elle y indique que le changement résidait plus dans chaque esprit féminin que dans la création d'une institution. La seule réalisation de l'auteur eut lieu vers la fin de sa vie, quand elle aida trois de ses amies (Lady Elizabeth Hastings, Lady Catherine Jones et Lady Ann Coventry) à fonder pour les filles des militaires retraités de l'Hôpital de Chelsea, une école de charité qui exista jusqu'en 1862.

L'influence de Mary Astell peut s'apprécier dès lors que son projet sert de référence directe dans *Un Monastère protestant* (*A Protestant Monastery*, 1698) de George Wheler, pour qui les avantages de la vie monastique évitent aux célibataires les emplois serviles, voire la chute dans la prostitution; elle trouve aussi des prolongements dans *La Bibliothèque des dames* (*The Ladies' Library*) de Steele.

¹⁹ Astell n'avait probablement pas lu l'*Anatomy of Melancholy* (1621) de Robert Burton, la *Letter Touching a College of Maids or a Virgin Society* (1675) de Clement Barkdale, traducteur de van Schurman (*De ingenii muliebris ad doctrinam et meliores litteras aptitudine* de 1641 traduit par *The Learned Maid; or, Whether a Maid May Be a Scholar* en 1659), ou le sermon de 1684 de George Hickes, traducteur du *Traité de l'éducation des filles* de Fénelon, pas plus que le théâtre de Thomas Shadwell (*Woman-Captain*, 1680) et de Margaret Cavendish (*The Female Academy* [1662, *The Convent of Pleasure* [1668]) imaginant des communautés de femmes. Peut-être, en revanche, était-elle au courant du projet de couvent de Lettice Morison ou de celui de collèges protestants de William Harrison, à l'image de ceux d'Oxbridge, ou encore des exemples de vie monastique volontaire, telles la communauté féminine de Mary Ward et celle, mixte, de Nicholas Ferrard (1693).

²⁰ Avant la Réforme, Newcastle, ville natale d'Astell, était un centre important de monachisme au point d'être surnommé Monkchester.

marque de ses
omique.¹⁹
qui connot
assett Table
Tatler) sous
ces réactions
position d'un
Anne soit de
de l'évêque
isme que l'on
a non le fond
x intérêts de

ive et d'écrire
une méthode
gement réside
ion. La seule
s de ses amis
try) à fonder
de charité qu

projet sert de
tery, 1698) de
ux célibataires
ve aussi des
ry) de Steele.

Robert Burton, le
ale, traducteur de
e 1641 traduit par
mon de 1684 de
que le théâtre de
Academy [1662].
être, en revanche,
ges protestants de
e vie monastique
as Ferrard (1693)
nt de monachisme

dans *Rasselas* de Johnson, dans *Sir Charles Grandison* de Richardson,²¹ et dans *A Description of Millenium Hall* de Sarah Scott, roman utopique où plusieurs femmes fondent une communauté calquée sur le projet de Mary Astell.²² Ici Defoe rejoint Mary Astell, car ce roman est aussi anticipé par son académie où règne la liberté de parole entre les femmes. Elle semble également préfigurer les motifs de Bentham dans son *Panopticon* (1791). Chez Defoe, les femmes, pensionnaires volontaires, s'exerceraient à la maîtrise de soi et assureraient leur propre surveillance, voulue en fait par les hommes. Les idées de Mary Astell et de Defoe reflètent avec fidélité les préoccupations de leur époque; à preuve, dès 1701, la *Proposition* a déjà connu quatre éditions.

L'examen des convergences et des divergences des projets, quant à la forme et au fond, est riche d'enseignements pour juger de leur féminisme. Leur caractéristique externe majeure est la relation entre destinataire et destinataire. À la différence de Bathsua Makin qui, pour imposer une autorité désintéressée à ses propos dans son *Essai afin de faire renaître l'ancienne éducation des gentes dames en matières religieuses, bonnes manières, arts et langues accompagné d'une réponse contre les objections à ce mode d'éducation* (*An Essay to Revive the Antient Education of Gentlewomen in Religion, Manners, Arts & Tongues with an Answer to the Objections against This Way of Education*, 1673), revêt une *persona* masculine, l'auteur de la *Proposition* se présente d'emblée, sur la page de titre, comme "une amante de son sexe" et s'affirme, dès le premier mot de sa première proposition principale, par "je," pronom personnel récurrent dans son texte.

De fait, le "nous" inclusif, plus fréquent dans la deuxième partie de la *Proposition* que dans la première, suppose un lectorat exclusivement féminin. Elle manifeste sa solidarité féminine quand elle réfère à "notre sexe" ou quand elle s'inclut dans sa condamnation des femmes et note: "Nous estimons trop les hommes et pas assez nous-mêmes . . . quand nous ne nous croyons pas capables de choses plus

²¹ Voir Richard Steele, *The Ladies' Library*, 3 vols. (London, 1714) où le chapitre sur "l'ignorance" (1: 438-47) reproduit deux passages de la *Proposition*, extraits de chacune des parties; Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abissinia. A Tale*, 1759, éd. Dennis J. Enright (1976; Harmondsworth: Penguin, 1982) avec les projets de Pekuah (un "couvent" avec des "jeunes filles pieuses," 49.150) et de Nekayah ("un collège d'érudites," 150); Samuel Richardson, *The History of Sir Charles Grandison*, 1753-54, éd. Jocelyn Harris, 3 vols. (Oxford: Oxford UP, 1986) 2: 395-56, où le héros éponyme expose, durant deux pages, le projet d'un "couvent protestant" très proche de celui d'Astell.

²² Sarah Scott, *A Description of Millenium Hall*, 1762, éd. Jane Spencer (New York: Virago P, 1986) 61, où Miss Mancel insiste, devant un jeune visiteur, M. Lamont, sur la liberté de parole.

nobles que la pitoyable conquête de quelques cœurs sans valeur" (1.141). Elle revendique ainsi son identité féminine jusque dans ses défauts, à moins qu'elle n'use de ce moyen rhétorique que pour atténuer la vivacité de ses critiques! Par ailleurs, son habileté stylistique est remarquable lors de sa référence, à l'issue de l'ouvrage, à "notre *Proposition*" (2.179) comme si sa démonstration avait emporté l'adhésion de ses lectrices.

Dès le premier terme de son plan et de nouveau à la fin, Mary Astell apostrophe les femmes ("Mesdames"), lui conférant la forme d'une lettre, certes très longue. La témérité de certaines de ses critiques peut s'expliquer par la nature de son lectorat, qui la dispense de ménager ou de convaincre les lecteurs masculins qu'elle a elle-même bannis: "Je ne prétendrai pas corriger les erreurs de ces hommes qui sont, ou au moins *se croient*, trop sages pour recevoir instruction d'une plume féminine" (1.142). Mais, indirectement, ne s'adresse-t-elle pas à eux? Elle suggère en effet que les hommes "prudents" (1.166) pourraient choisir, dans son collège, une épouse économe et bien née.

Defoe partage ses tactiques stylistiques essentielles et se met en scène, *in propria persona*, dès le premier mot de la sous-section, avec le pronom personnel "je" (164), fréquent dans son exposé. Son lectorat se compose de la seule gent masculine, dans laquelle il s'intègre grâce à "nous" (164, 167, 172, 174); le déictique "ils" (165, 172) s'applique aux hommes non évolués. *Ipsa facto*, le lecteur est supposé se ranger aux idées du locuteur. Quand l'auteur attaque l'opinion masculine commune selon laquelle la Providence aurait doté les femmes de beauté et les hommes d'intelligence, il recourt au très prudent "la plupart des hommes" (172), qui permet au destinataire de ne pas se sentir concerné. En revanche, il sait manier la flatterie en désignant son lecteur comme "un homme intelligent" ("a man of sense," 175).

Si les techniques narratives des deux auteurs sont parallèles, leurs tons diffèrent. Celui de Mary Astell est vivant, sa prose cadencée et semée de formules frappantes, parfois humoristiques. Redoutable polémiste, elle décoche aux hommes quelques flèches acérées, mais ne se prive pas de vitupérer ses consœurs qui intériorisent leur rôle de subordonnées et chérissent leurs chaînes.²³ Elle les morigène de se contenter d'être "dans le monde, inutiles au mieux, et en peu de temps un fardeau et un fléau pour tout leur entourage" (1.143). Toutefois, fidèle à son but qui "n'est pas de dénoncer mais de rectifier [leurs] défauts" (1.142), elle exhorte les femmes à "oser briser le cercle ensorcelé où les a placées la coutume" (1.141).

Defoe, lui, s'adresse non à des rêveurs mais à des politiciens; son ton et sa pensée sont donc empreints de bon sens, d'intelligence pratique, d'originalité même. Il veut

²³ Voir aussi Astell, "Preface," *Some Reflections upon Marriage, First English Feminist* 86.

(1.141). Elle
qu'elle n'use
Par ailleurs,
de l'ouvrage, à
l'adhésion de

Il apostrophe
es longue. La
son lectorat,
qu'elle a elle-
qui sont, ou
ne féminine"
e en effet que
une épouse

e, *in propria*
el "je" (164).
sculine, dans
s" (165, 172)
e ranger aux
mmune selon
l'intelligence.
u destinataire
lésignant son

ons différent
s frappantes.
nes quelques
riorisent leur
se contenter
u et un fléau
n'est pas de
mes à "oser

et sa pensée
même. Il veut

minist 86.

avant tout convaincre les lecteurs angoissés et récalcitrants qu'ils seront les premiers récompensés par l'instruction féminine (171). À l'instar de Mary Astell, il envisage des objections pour les réfuter aussitôt et use de l'impératif pour faire réagir son lecteur (165-166, 167, 171).

Sur le fond, tous deux rejettent les clichés androcentriques; ils s'accordent à penser que Dieu n'aurait pas doté les femmes d'un esprit si elles ne devaient pas s'en servir, et que les défauts féminins ne sont pas innés mais acquis (1.143; 164-65) par suite d'une éducation inexistante (1.142, 147; 164) ou dévoyée.²⁴ Ils dénoncent enfin un cercle vicieux, pétition de principe énoncée par Marc Angenot: "le savoir est inutile aux femmes puisqu'elles sont exclues des fonctions importantes et elles en sont exclues parce qu'ignorantes."²⁵

Ils se rejoignent ainsi dans leur volonté de préserver les femmes des hommes. Si l'institution de Mary Astell a pour "double but de corriger les conditions intellectuelles des femmes et de les protéger contre la corruption du monde," c'est en vérité contre "l'ennemi de l'extérieur" (1.145), contre "les tentatives indécentes des intrigants" (1.165) que sa retraite offre un refuge. Elle qualifie les hommes de "vautours rapaces, importuns et impudents" (165).

Pour Defoe aussi, les femmes sont les proies des prédateurs masculins si bien que, constate Cynthia Wall, le "but du collège et son programme excluent temporairement les formes sociales et sexuelles des relations entre hommes et femmes, qui, traditionnellement, déplacent et dénaturent leur dialogue intellectuel."²⁶ La situation géographique des collèges (séparés de leur environnement par un fossé) et leur architecture triangulaire traduisent ce parti-pris d'isolement psychologique à

²⁴ Astell insiste sur l'effet nocif et durable d'une éducation mal conçue, source des faiblesses intérieures (1.143-44). Fénelon, Locke et Defoe soutiendront la même opinion, déjà exprimée par Fénelon dans *The Gentleman Instructed* ([London, 1720] 127).

²⁵ Marc Angenot, *Les Champions des femmes. Examen du discours sur la supériorité des femmes 1400-1800* (Montréal: P de l'U du Québec, 1977) 145. On trouve cet argument chez Jacques Du Bosc, *L'Honneste Femme*, 1632 (Paris: de Sommerville, 1645) 151. La traduction anglaise (*The Compleat Woman*) en parut en 1639.

Voir aussi [Sophia], *Woman Not Inferior to Man; or, A Short and Modest Vindication of the Natural Rights of the FAIR-SEX to a Perfect Equality of Power, Dignity, and Esteem, with the Men*, 1719 (London: Bentham P, 1975) 58 qui dénonce le faux procès dressé aux femmes et l'injustice qui leur est faite. Consulter, pour un écho atténué, Richardson, *Pamela II*, 1741, éd. Mark Kinkead-Young (London: Dent, 1976) 413.

²⁶ Cynthia Wall, "Her Conversation Heavenly: Defoe's Architectural Dialogues and the Academy for Women," *Compendious Conversations: The Method of Dialogue in the Early Enlightenment*, éd. Kevin L. Cope (Frankfurt am Main: Peter Lang, 1992) 237: "Du point de vue géographique, architectural et psychologique, il conçoit cette académie pour empêcher l'espèce de discours social (sexuel) qui, par tradition, déplace ou déforme le dialogue intellectuel."

l'écart du monde masculin, destiné à préserver les femmes d'elles-mêmes tout autant que des hommes: c'est là toute l'ambiguïté de Defoe, on le verra.

En dehors de ces points communs, l'accent, mis sur l'aspect théorique chez l'un, pratique chez l'autre, explique en partie la différence de nature et de longueur des deux projets. Tandis que Mary Astell développe l'obligation morale qu'a la classe supérieure d'offrir ces collèges à ses filles, Defoe s'intéresse plus à la mise en œuvre matérielle du plan qu'à ses présupposés philosophiques et à ses conséquences sociales. Pragmatique, il se préoccupe des détails architecturaux des collèges (167), dans le respect de l'adéquation entre forme et fonction qu'exigeait l'esthétique, ainsi que de leur localisation (au moins un dans chaque comté et une dizaine à Londres [168]).

Si Mary Astell n'apporte pas autant de minutie à l'organisation matérielle, elle insiste sur l'utilité sociale et psychologique: les femmes, demeurant dans son institution pour une période limitée, pourraient y acquérir des connaissances et une méthode susceptibles de leur permettre, une fois sorties, d'être préceptrices, enseignantes ou de servir de modèles à d'autres femmes. Defoe ne s'attarde pas sur cette dimension. Il est certes compatissant envers les femmes, mais en tant qu'administrateur. Lui ne saisit pas cette occasion d'exprimer son ressentiment sur la place subalterne des femmes, élément capital pour apprécier l'essence féministe de chacun des plans et remettre en question quelques clichés.

Le lecteur contemporain est parfois déçu que le programme d'études suggéré par Mary Astell n'imité pas celui des garçons. En fait, il ne s'agit pas d'une véritable éducation supérieure, dans la mesure où elle ne réclame pas l'accès à l'Université, aux professions érudites ou à la vie publique. Pourtant, la confrontation entre l'esprit de sa *Proposition* et l'inspiration de Defoe fait apparaître la modernité fondamentale de Mary Astell si l'on se garde de la lire à la lumière du féminisme d'aujourd'hui. Au XIX^e siècle, le féminisme revendique la complète égalité des sexes alors que les proféministes du XVII^e ne prêchent que l'égalité des âmes et de la raison; "les deux sexes sont égaux en dignité et en responsabilité morale mais différents dans leurs tâches respectives."²⁷ La proféministe – et Mary Astell – présente, pour Joan Kinnaird, deux caractéristiques: son identification à toutes les personnes de son sexe et son engagement personnel pour le progrès des femmes.²⁸

²⁷ Joan Kinnaird, "Mary Astell and the Conservative Contribution to English Feminism," *Journal of British Studies* 19 (1979): 74.

²⁸ Voir Kinnaird 58. C'est ce qui distingue la proféministe (Lady Mary Chudleigh, Judith Drake, Hannah Woolley, Aphra Behn, Lady Damaris Masham) de l'érudite (qui critique les hommes et ne s'intéresse qu'à ses propres recherches, telles Margaret Cavendish, Anne Conway ou Elizabeth

Mary Astell, qui se définit comme femme avant d'être auteur, se sent investie d'une mission: "Je sauverais volontiers mon sexe ou au moins autant de femmes qui erreront dans ma modeste sphère, étant sorties de la médiocrité d'esprit dans laquelle la majorité d'entre elles ont sombré."²⁹ Son ambition pour ses semblables la fait souffrir du mépris qu'on leur témoigne pour leur ignorance ou leur frivolité. À travers sa question: "Si tous les hommes naissent égaux, pourquoi toutes les femmes naissent-elles esclaves?"³⁰

Au-delà de la provocation verbale, Mary Astell, consciente que l'on ne peut pas changer les conditions matérielles de l'existence des femmes, veut les émanciper aux plans intellectuel, moral et spirituel.³¹ Le dessein de la seconde partie de sa *Proposition* tend à libérer ses lectrices des fausses valeurs, à leur faire prendre conscience de leurs capacités et du véritable but de l'existence humaine: à savoir la recherche de la vérité immuable (2.176). Le texte fournit un ensemble de règles pour raisonner avec rigueur, clarté et logique, très inspiré de *L'Art de penser* (1662) d'Antoine Arnauld et du *Discours de la méthode*.³² Son idéal, classique, reproduit celui de Montaigne et de Descartes. Ainsi son féminisme se trouve-t-il dans les fondements théoriques de son projet, non dans ses apparences. "[Q]uand les adversaires de Mary Astell veulent démontrer," indique Ruth Perry, "si les femmes sont éducatibles ou non, si leur instruction va nuire à leur pudeur, Mary Astell, elle, se défend pas le droit des femmes à l'éducation; elle adopte une position plus défensive et volontaire: elle le considère comme acquis et le prend comme point de départ pour critiquer les institutions existantes (écoles et mariage) qui entravent l'émancipation féminine."³³

Dans l'éducation, elle voit le moyen d'offrir aux femmes une autre voie que celle du mariage. Elle mine par là l'idéologie masculine car elle entend démontrer aux femmes qu'elles ne doivent pas centrer leur vie sur les hommes, que leur finalité

et de l'excentrique (dont le comportement peut violer les règles sociales mais qui n'éprouve pas le besoin de contester ou d'améliorer la condition de ses concitoyens dans la société, comme Lady Gilbert, Celia Fiennes et Lady Ann Fanshawe). Voir aussi Perry 17.

²⁹ Astell, *Letters Concerning the Love of God* 49.

³⁰ Astell, "Preface," *Some Reflections upon Marriage, First English Feminist* 76.

³¹ Dépourvues des structures mentales puisées dans une éducation solide, les jeunes filles manquent de personnalité et se trouvent ballottées au gré de la mode. Swift reprendra tous ces arguments dans *A Letter to a Young Lady, on Her Marriage*, 1723, *Irish Tracts 1720-1723 and Comment*, *The Prose Writings of Jonathan Swift*, éd. Herbert Davis, 14 vols. (Oxford: Blackwell, 1963) 87-92.

³² *L'Art de penser* fut traduit en anglais en 1674. L'association d'Arnauld avec Port-Royal, commune pour hommes et femmes, religieux sans prononcer de vœux, ne pouvait manquer de séduire Astell (voir Perry 84-85).

³³ Perry 15.

n'est pas le mariage et l'enfantement. À travers les contraintes biologiques et les dangers de la sexualité féminine, elle accuse le mariage d'être une entrave à la vie intellectuelle de la femme. C'est dans cet éclairage qu'il faut lire son plaidoyer pour la chasteté comme moyen de libération biologique, donc intellectuelle.³⁴ Elle sait d'ailleurs combien est peu viable son conseil aux femmes de ne pas se marier car ce serait la fin de l'espèce humaine.

Loin d'être un repli frileux, la retraite studieuse correspond à une ambition pour celle qui peut donner le meilleur d'elle-même dans la solitude de la méditation, à l'abri des contraintes matérielles. Que les femmes choisissent ou non le mariage, ensuite, leur éducation dans cette institution leur sera utile: chacune "trouvera grand usage de la connaissance non seulement dans la conduite de son âme, mais aussi dans la direction de sa famille, dans ses relations avec ses voisins et dans toutes les affaires de la vie" (2.177). En effet, d'après le second volet de l'ouvrage, il ne s'agit pas d'exclure les femmes du monde. L'auteur croit seulement "irraisonnable et barbare de les y conduire avant qu'elles ne soient capables d'y faire le bien ou, au moins, de se préserver du mal" (2.178). Elle ajoute que "mener une vie active ne consiste pas simplement à être dans le monde mais à y faire beaucoup de bien" (2.179).

Dans la réforme morale appelée de ses vœux, Mary Astell assigne, à ces femmes éduquées, une mission: "raviver l'antique esprit de piété dans le monde et le transmettre aux générations suivantes" (1.149). L'auteur poursuit: "quel monde bénir aurions-nous, brillant de tant d'étoiles de vertu, qui . . . telles les glorieuses Lumières du Ciel . . . diffuseraient leur influence bénéfique partout où elles iraient" (1.164). Ici, sa lutte pour l'éducation féminine se réconcilie avec sa vision conservatrice de la société et ses vues personnelles sur le mariage. En féministe rationaliste, qui en prône une conception éclairée, Mary Astell insiste sur la nécessité de former les femmes afin qu'elles y assument leurs responsabilités, à savoir perpétuer les valeurs domestiques, construire un foyer agréable ("Le seul danger, c'est que l'épouse soit plus savante que l'époux," 1.168), amender un époux rebelle (1.168) et, surtout, se consacrer avec plus d'efficacité à "la plus nécessaire des tâches" (2.177): l'éducation des enfants. Sa conception du rôle des femmes dans la structure patriarcale de l'époque n'a rien de traditionnel, même si elle ne conteste pas le mari comme image

³⁴ Le mariage signifiait une suite de grossesses et d'accouchements; une femme avait dix chances sur cent de mourir en couches. Il faut ajouter le taux élevé de mortalité infantile et l'épreuve de voir ses enfants mourir les uns après les autres.

logiques et les
entrave à la vi
plaidoyer pour
elle.³⁴ Elle sui
se marier car

e ambition pour
a méditation, si
non le mariage
'trouvera grand
me, mais aussi
dans toutes les
age, il ne s'agit
table et barban
a, au moins, de
ne consiste pas
.179).

, à ces femme
e monde et à
le monde: "Les
euses Lumière
aient" (1.154)
servatrice de la
naliste, qui se
de former les
uer les valeurs
e l'épouse sui
et, surtout, se
7): l'éducation
patriarcale et
comme imag

avait dix chame
l'épreuve de son

de l'autorité divine; quand celui-ci faillit à la dignité de sa fonction, l'épouse n'a
autre recours que la soumission et d'autre refuge que la dévotion religieuse.³⁵

Selon Mary Astell, plus grande encore est la responsabilité des célibataires car
"l'homme entier est la famille d'une célibataire"; ses possibilités de faire le bien ne
sont pas diminuées mais accrues "puisqu'elle n'est pas enfermée" (2.178); on note
l'équivalence de "unconfind" qui signifie aussi "ne pas être en couches." Le champ
de l'action féminine est la famille au sens strict et large. Il n'est donc pas de
contradiction nécessaire entre féminisme et idéologie conservatrice.

But et esprit sont différents chez les deux auteurs. Quand Mary Astell s'engage
personnellement pour le progrès des femmes, Defoe ne peut certes pas s'identifier à
ses dernières; quand elle veut créer un endroit où vivre et se former pour accomplir
des choses dignes d'attention, il souhaite les éduquer pour en faire de bonnes épouses
dans un mariage éclairé. Pour sa part, il ne se démarque pas du point de vue
androcentrique, adoptant une éducation féminine conforme à la prudence et adaptée
au plaisir masculin, non au propre développement intellectuel et spirituel de la
femme. Le but de l'éducation féminine, c'est l'homme.

Certes, son féminisme peut être issu de sa volonté de restaurer un véritable
dialogue entre hommes et femmes, entre les femmes et le monde. Pour cela il
est nécessaire d'abord d'isoler les femmes qui, selon lui, pervertissent les hommes et
d'ouvrir immédiatement le dialogue sur le plan sexuel. Ainsi peut-on lire:

Si, alors, les désirs sont forts, et le naturel en liberté,

Éloignez-la des hommes et des occasions.

Sinon il sera vain de la brider;³⁶

Mais gardez la question éloignée et vous garderez la sainte.

Il ajoute: "En bref . . . elle vous laissera demander avant de vous céder, du moins
si elle a quelque honneur" (168). Il est nécessaire de protéger ces tentatrices avant
tout contre elles-mêmes, en les séparant du sexe masculin, dessein de son bâtiment
ami du monde par un fossé que Cynthia Wall qualifie de "ceinture de chasteté."³⁷
De plus, toute femme qui accepterait les avances d'un homme, même à l'extérieur de
cette enceinte, s'en exclurait définitivement.

³⁵ Ses idées sur le mariage, fondé sur l'estime, le respect et l'amitié, et sur la vie de famille
influent celles de Richard Allestree dans *The Ladies Calling* (1673). Sa seule différence est l'accent
sur l'éducation des femmes.

³⁶ Ou "gourmer," valable, comme "to curb," pour la femme et pour le cheval.

³⁷ Wall 244.

En somme, la lecture de la lettre de son projet laisse poindre quelque mépris envers les femmes. Sans doute pense-t-il, comme Fénelon dans son *Traité de l'éducation des filles*, que "Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier."³⁸ Si, vingt ans après, sa fiction romanesque met en scène des héroïnes qui mènent une vie aux marges de la société et font fi des normes, l'intention en est-elle de louer leur audace ou de châtier leur transgression, comme pourrait le suggérer la fin ouverte de *Roxana*?

"La grande différence, visible dans le monde, entre hommes et femmes est leur éducation," affirme le projet de Defoe (171). S'il est à porter à son crédit que son plan se trouve dépourvu de fausse galanterie et de condescendance, en revanche, on constate que, moins novateur dans son contenu et surtout dans sa finalité que celui de Mary Astell, il a moins de chance aussi de réduire cet écart. Certes, Defoe appartient à une lignée qui va de Fénelon à la réformatrice Hannah More qui écrit en 1799: "L'utilité de l'étude chez la femme est de la rendre capable de maîtriser son propre esprit et de contribuer au bien d'autrui."³⁹ Mary Astell, quant à elle, va bien au-delà de ce constat classique par son insistance à réclamer le droit des femmes à une vie intellectuelle (vie de l'esprit et non érudition), ce qui la rendit célèbre du jour au lendemain.

Son féminisme n'est donc pas là où d'aucuns, par contresens historique, voudraient l'attendre. Elle ne défend pas les droits des femmes du point de vue de l'égalité socio-économique mais elle a foi en la raison, en la capacité intellectuelle égale des deux sexes et en l'autonomie de l'esprit, comme elle l'affirme: "l'esprit est libre; rien sinon la raison ne peut le contraindre; ceci est hors de la portée du plus absolu des tyrans."⁴⁰ Les bases qu'elle jette ressurgiront chez Mary Wollstonecraft à la fin du XVIII^e siècle, après l'éclipse due à la primauté des sentiments sur la raison. L'autorité du moi pensant servira non plus, souligne Joan Kinnaird, à "libérer les femmes de l'ignorance," mais à "revendiquer le droit de participer pleinement à la vie publique."⁴¹

³⁸ François de Salignac de la Mothe-Fénelon, *Traité de l'éducation des filles*, 1687, *Œuvres*, éd. Jacques Le Brun, 2 vols. (Paris: Gallimard, "Bibliothèque de La Pléiade," 1983) 1: 92.

³⁹ Hannah More, *Strictures on the Modern System of Female Education. With a View on the Principles and Conduct Prevalent among Women of Rank and Fortune*, 1799, réimp. *Feminist Controversy in England 1788-1810*, éd. Gina Luria (New York: Garland, 1974) 422-23.

⁴⁰ Astell, *Proposal* (New York: Source Book P, 1970) 2.85. Passage non reproduit dans Hill.

⁴¹ Kinnaird 74.

L'adhésion de Mary Astell à l'idéologie conservatrice et son féminisme ne sont pas antithétiques. Elle souhaite rendre les femmes "aussi parfaites et heureuses que possible dans cet état imparfait" (1.142). La notion de "bonheur" apparaît et la *Proposition*, anticipant les conclusions de ses *Quelques réflexions sur le mariage*, présente la seule solution offerte aux femmes, face à l'état actuel du mariage: l'éducation, qui doit leur permettre de donner leur pleine mesure au service de la famille au sens strict et large. De plus, sa mission auprès des femmes revêt une dimension religieuse; persuadée que le but ultime de la vie humaine est de contempler et d'aimer Dieu, et que la raison est une parcelle divine donnée à la femme comme à l'homme, la cultiver est un acte religieux. L'émancipation intellectuelle conduit donc à la foi et à la compréhension de Dieu. Mary Astell défend le droit à la vie intellectuelle au nom du devoir religieux. En fait, elle a conçu un mode de vie nouveau, avant ou à côté du mariage, légitimant le droit au célibat laïc.

LE XVIII^e SIÈCLE